



Galères de femmes

de Jean - Michel Carré

fiche technique

France - 1993 - 1h30

Réalisateur :
Jean-Michel Carré

Image :
Gilles Clabaut
Jean-Marc La Rocca

Son :
Catherine Bon
Cathy Iglesias



Résumé

Comment se réinsérer quand on sort de prison, avec un salaire presque toujours inférieur au Smic et encore, si, par miracle, on trouve un employeur qui ferme les yeux sur votre casier judiciaire ? Alors, les femmes se prostituent. Pour tenir, elles prennent de la came. Pour trouver l'argent de la came, elles continuent de se prostituer...

Toutes les femmes que Jean-Michel Carré est allé interviewer en prison sont d'une lucidité effrayante. Fleury-Mérogis, c'est à la fois l'horreur et le refuge.

O.K, mais après ? La libération, elles en rêvent, mais, en même temps, elles savent que, en prison, on ne leur a pas appris la seule chose indispensable : savoir se prendre en charge, elles, les asociales, dans une société qui, de surcroît, les rejettera.

Un documentaire pudique, respectueux, bouleversant.

Claude-Marie Trémois
Télérama 2287

Critique

Contrairement à ce qui est trop souvent le cas, Jean-Michel Carré ne se contente pas de capter les images du quotidien comme elles viennent. La caméra n'a d'intérêt que lorsqu'elle donne du sens, lorsqu'elle livre une problématique. Il ne suffit pas de solliciter l'émotion du téléspectateur face à des gamines désespérées, laissées-pour-compte aussi bien de l'entourage (à une exception près) que de la société. Encore faut-il que, par son regard, son style, l'auteur affirme un parti pris que le téléspectateur est alors libre de partager ou non.

Sylvie Steinebach
Humanité 13/11/93

Rien de moins désespérant que ce film désespéré. "Une gifle", en a dit Cartier-Bresson. L'une de ces gifles salutaires qu'on assène au dormeur debout et qui le ramènent à la réalité. Je défie quiconque de voir l'oeuvre de Jean-Michel Carré sans en sortir l'âme chavirée

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



et le coeur oppressé.

Le film n'apporte aucune réponse - ce n'est pas son rôle - mais pose bien des questions. Presque toutes toxicomanes, majoritairement récidivistes, séropositives pour la moitié d'entre elles, souvent bousillées dès l'enfance par un viol incestueux, les femmes jeunes et belles saisies à Fleury Mérogis nous disent le désert affectif et social où s'enfoncent notre fin de siècle crépusculaire. Un film pour dénoncer, une fois de plus, l'enfermement carcéral ? C'est bien pire. La phrase que Dante place à l'entrée de son Enfer, il faudrait l'inverser pour Fleury Merogis : "Vous qui sortez d'ici, laissez toute espérance". Jean-Michel Carré, suivant ses héroïnes dans leurs tentatives de réinsertion, nous révèle une société où les hauts murs ne cernent pas que les prisons. Et si le ministère de la Justice a autorisé la réalisation d'un film aussi dérangeant, n'est-ce pas parce que ses fonctionnaires sont eux aussi sensibles au scandale d'une prison qui a perdu toutes ses légitimités pour n'être plus qu'une étape obligée, quand ce n'est pas un refuge, dans un parcours social conduisant irrésistiblement aux abattoirs de l'âme et du corps ?

Ni plaidoyer ni réquisitoire : une oeuvre. Essentiellement révolutionnaire, elle tire sa force d'une esthétique. La caméra amoureuse de l'auteur n'oublie pas la douceur des regards, la grâce opiniâtre des gestes, la beauté de ces lèvres qui nous disent d'effrayantes histoires sans jamais hausser le ton. Les prétoires s'ornent de tapisseries montrant la justice pourchassant le crime. Voici la délinquance dénonçant l'injustice fondamentale d'une société en perdition. Voici les vies saccagées dès l'enfance sans espoir de rédemption. Une gifle ? En tout cas un miroir. Seuls les lâches et les imbéciles refuseront de s'y regarder. Car ce dont nous parle Jean-Michel Carré, ce n'est pas tant de Fleury Mérogis que du monde où nous vivons, ici et maintenant.

Gilles Perrault
Pariscope

Le grand talent de Jean-Michel Carré est de savoir s'effacer au profit du sujet abordé. Une denrée rare en ces temps de reality show. Loin d'être anecdotique, ce film amène d'une manière incontournable une réflexion sur la réinsertion des délinquants et plus généralement sur la justice en France. Un monde que notre société aimerait oublier, qu'elle secrète pourtant, inexorablement. Avant d'être un film militant, **Galères de femmes** est une oeuvre civique au sens noble du terme.

Philippe Bourbeillon
France soir

Entretien avec Jean-Michel Carré

Grâce à ce film, j'ai pu entrer en prison, qui est l'endroit le plus interdit en France. La prison est payée par les citoyens, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne voient pas ce qu'il s'y passe : la spirale came, petits délits et multirécidivisme. La petite délinquance remplit les prisons à 80 %. J'ai choisi les femmes parce qu'elle sont beaucoup plus capables que les mecs de parler de leur parcours. Je ne voulais pas parler uniquement de la prison, mais aussi de l'exclusion, de la marginalité, du désespoir de toute une jeunesse. J'ai retrouvé en prison des filles de bourgeois, de commerçants. Il n'y a pas que des filles des Quatre-Mille de La Courneuve : ça touche toutes les classes sociales. La came est entrée dans les banlieues pour annihiler tout désir de révolte. Au moment où les jeunes commençaient à casser des commissariats, d'un seul coup, comme par hasard, la came est apparue et les flics n'ont rien fait. Petit à petit, les jeunes se sont dit que la came, c'était peut-être révolutionnaire. Et, au bout de quelques années, ils sont devenus accros, toxicomanes, et là, la police les a arrêtés. Entre-temps, il y en a beaucoup qui ont chopé le sida et qui

sont en train de mourir. Maintenant, beaucoup de jeunes s'aperçoivent qu'ils se sont fait complètement avoir. Le film sert aussi à dire à ceux qui ont 12-15 ans aujourd'hui : "Faites gaffe, vous risquez de vous faire avoir vous aussi."

En sortant de prison avec les femmes, en les suivant pendant deux ans, j'ai découvert que, si la prison est l'endroit le plus violent qui puisse exister, le mitard en particulier, la sortie de prison est encore plus violente. On arrive à une situation aberrante : les jeunes, pour survivre, sont obligés de se dire "Je vais en prison". Ils commettent des délits plus ou moins consciemment pour se faire arrêter, pour avoir à bouffer, un toit pour dormir et être un peu soignés. Je dis "un peu", parce que la santé, en prison, c'est quelque chose... Huit mois plus tard, ils ressortent, sans fric, sans appart', sans boulot, en général ils n'ont plus de famille à cause de la came, ils ont été humiliés, ils deviennent de plus en plus violents. Dans le film, il y a une fille qui en est à sa trentième incarcération, et on va nous dire après que la réinsertion marche grâce à la prison. On se fout du monde !

Quand j'ai vu le directeur de l'administration pénitentiaire, il m'a dit : "J'ai des crédits pour nommer 700 nouveaux gardiens et éducateurs". Le choix politique, c'est la répression, pas l'éducation. On dit que la prison est un échec, en fait elle marche très bien. Elle sert aujourd'hui à régénérer un tissu de délinquance, qui lui-même sert à entretenir la police, la gendarmerie, les prisons, les gardiens, les avocats, les juges, tout un système répressif. On a aboli la peine de mort, mais on envoie à la mort des gens de 25-30 ans, qu'on laisse crever de suicide, de surdose ou du sida. Laurence, si je ne l'avais pas suivie, personne n'aurait su qu'elle est morte. Au bout de quelques mois, l'administration pénitentiaire aurait dit : "On ne la voit plus, c'est bien, elle s'est réinsérée." Et on fait les statistiques à partir de ça !

Le rapport avec les gens qui se sentent exclus, marginaux, c'est le problème de tous les citoyens. Mais on a peur. Qui va inviter quelqu'un qui sort de prison à boire un coup, à discuter ? C'est pour ça qu'on organise des débats autour du film, pour faire boule de neige, pour avoir de nouvelles idées. On a une société à refaire. Il faut peut-être qu'on reprenne en charge notre vie, nos problèmes... C'est un film militant. Mais on ne peut pas le dire, parce que c'est un mot "ordurier", aujourd'hui.

Propos recueillis par
Gérard Biard

Comment avez-vous été amené à vous intéresser au milieu carcéral ?

J'ai toujours eu la liberté comme thème dominant. J'ai fait plusieurs films sur l'éducation, sur l'échec scolaire comme **Alertez les bébés**. On se rend compte que ces enfants en difficulté scolaire se retrouvent vite exclus. On nous parle toujours de démocratie de la France et des droits de l'homme j'ai voulu regarder la société de plus près. Foucault disait que l'on voit l'état de démocratie d'une société à la manière dont elle est capable de réinsérer ses détenus. C'est assez catastrophique au niveau de la France. J'ai enquêté pendant un an. Je me suis rendu compte qu'on concentrait en prison des problèmes pour lesquels on n'a pas de réponse : la violence familiale, la toxicomanie, le Sida etc.

Faire un film sur la prison permettait d'engager le débat sur ces thèmes. Il était important de sortir ce film au cinéma. On va faire des débats chaque semaine avec des gens du ministère, d'associations, des administrations... Ce film est un outil.

Le premier film était Femmes de Fleury. Poser le regard sur les femmes était-il un choix délibéré dès le départ ?

Non, j'ai rencontré beaucoup d'hommes et de femmes. J'ai trouvé les hommes plus violents par rapport au milieu car-

céral, ils avaient du mal à parler de leur parcours personnel. Les femmes sont capables d'aller plus loin. J'avais choisi la petite délinquance qui est plus représentative de la société. Un meurtre est moins significatif. Les hommes font plus de gros coups. Chez les femmes ce sont des petits vols liés à la toxicomanie à la prostitution... Les petites peines représentent la majorité des personnes incarcérées. Le récidivisme est énorme. Et puis, on a tendance à oublier qu'il y a des enfants qui naissent en prison. Les femmes sont plus liées avec la famille, les cassures sont donc très graves pour elles.

Comment s'est mis en place le tournage ?

Pour une autorisation de 5 semaines de tournage il a fallu un an de discussions ! En général les autorités acceptent qu'un journaliste se rende en prison une journée. On ne lui montre jamais les cellules, encore moins le mitard ou le prétoire. Il fallait tenir le même discours des deux côtés : avec les détenues et avec les surveillantes. Par miracle, le ministre de la Justice m'a oublié. Ils pensaient que j'étais sorti. J'y suis resté six mois ! Le papier du ministère, n'indiquait pas les dates. Je faisais partie de la prison. Même les détenues le croyaient. Elles sortaient et revenaient deux mois plus tard et me retrouvaient. Elles ont compris que je voulais aller au fond des choses. Ça a installé la confiance. Et il y avait aussi un contrat entre elles et moi : j'allais les filmer à leur sortie, elles n'apparaîtraient pas simplement comme détenues mais comme des personnes qui avaient rencontré la prison. Pour filmer le mitard, j'ai mis 5 mois. Je passais tous les jours devant mais on me l'interdisait. Au bout d'un moment, je leur ai dit : "Si vous ne me laissez pas filmer le mitard, je dirai que vous cachez ça, que vous censurez". Pour moi, il n'était pas question de voler une image. Tout serait filmé avec une autorisation.

Avez-vous choisi les personnes qui sont dans le film ?

Non. J'ai filmé beaucoup plus de femmes que celles qui sont dans le film. J'ai gardé sept histoires. Dès que j'ai dépassé l'autorisation officielle, j'ai filmé en me disant que le lendemain je n'y serai plus. J'ai voulu laisser des traces. On donnera tous ces rushes aux archives du film, ils constitueront un exemple de ce qu'était une prison de femmes dans les années 90. La sélection s'est faite naturellement par des discussions. Je tenais à filmer les visages à découvert. Les filmant à leur sortie de Fleury, il fallait qu'elles sortent quelques mois plus tard. Voilà la seule sélection.

Que leur a apporté le film ?

On ne peut faire ce film que s'il y a un échange. Je pense que c'est important pour elles d'exister sur la pellicule pendant quelques années. De parler à leurs proches. Ainsi, des familles qui ne venaient plus voir leur fille depuis des mois, sont revenues après avoir vu les films à la télévision parce qu'elles ont compris quelque chose. J'ai découvert en suivant Laurence à sa sortie, que l'extérieur était encore plus violent que la cellule. Certaines font une tentative de suicide une semaine avant de sortir pour faire du mitard et repousser l'échéance. C'est un appel au secours. Elles n'ont rien en sortant : pas de boulot, pas d'argent, pas d'appartement. Sortir est à la fois une envie et une grande peur. Elles en arrivent à tout faire pour revenir en prison. C'est ce que j'ai envie de faire passer avec **Galères de femmes**.

L'autre exclusion est le Sida.

Nombre d'entre-elles sont touchées ? Officiellement, une sur deux. Mais il y a beaucoup de gens de passage à Fleury. Des meurtriers, des politiques, en attente de transfert. Ce qui modifie les statistiques. Je crois qu'il y a une tolérance plus grande en prison qu'à l'exté-

rieur. Simplement parce que les autres savent qu'elles peuvent être touchées en tant que toxicomanes ou prostituées. Le personnel aussi est tolérant, malgré l'angoisse créée par les tentatives de suicide - on a parfois une cellule qui est baignée de sang !

Laurence trouve vite la mort à sa sortie ?
Oui. C'est incroyable. Elle est sortie le samedi matin. Ça, c'est déjà grave ! Les associations étant fermées le week-end. La loi interdit de dépasser un jour de détention. Fouzia par exemple est sortie le vendredi à minuit ! A Fleury, il n'y a rien autour ! Et pour se faire prendre en stop...

On en arrive à ce que des gens qui sortent braquent le supermarché d'en face Parce qu'elles n'ont rien. Laurence le dit dans le film : "3 heures après être dehors, j'ai mis mon sac à la consigne de la gare de Lyon et je suis partie faire le tapin à Nation". Pour se payer à manger, un peu de linge, la chambre d'hôtel. Certaines reviennent trois heures après parce qu'elles ont été prises en volant un paquet de cigarettes. Il y a 4 éducateurs pour 500 femmes ! Comment peuvent-ils faire un travail de réinsertion ? Ça ne coûterait pas plus cher de mettre plus d'éducateurs.

Les associations sont dépourvues de moyens?

Oui, mais c'est les seules qui se proposent d'aider les gens qui sortent. Ce sont des bénévoles. Mais qu'est-ce qu'un jeune comme celui du film peut comprendre à une femme qui sort de prison, qui a 15 ans de prostitution derrière elle ? C'est dans les premières heures qu'elles ont besoin d'aide. En les emmenant au café, à la sortie, j'ai vu comment elles attendent qu'on leur ouvre la porte, elles ne savent plus le faire.

Propos recueillis
par Carlos Pardo

Le réalisateur

Né le 26 juillet 1948 à Paris, Jean-michel Carré commence des études de médecine qu'il abandonne en 3ème année pour entrer à l'I.D.H.E.C. (Institut des hautes études cinématographiques) où il obtient les diplômes de réalisation et de prise de vue.

Filmographie

Courts métrages

Liberté Jean	1973
L'enfant prisonnier	1975
On est pas des minus	1984
Fauteurs d'eaux troubles	1988
Les petits chaperons rouges	1989
L'île rouge	1990
Laurence	
Femmes de Fleury	1991
Vive la liberté	
City Swing	
Ecrire contre l'oubli	
Prière de réinsérer	1992
Les enfants des prisons	
Les poussins de la Goutte d'Or	
Don't disturb	1993
Les trottoirs de Paris	
Prison, une journée ordinaire	

Longs métrages

Le ghetto expérimental	1974
Alertez les bébés !	1978
Votre enfant m'intéresse	1981
Souffler n'est pas jouer	1989
Galères de femmes	1993